

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON et le DÉPARTEMENT DU RHÔNE.

16 francs pour trois mois,
32 francs pour six mois,
64 francs pour l'année.

Hors du Département, 1 f. de plus par trimestre.



LE CENSEUR,

JOURNAL DE LYON.

ON S'ABONNE :

À LYON, au Bureau du Journal, rue des Celestins, n° 6, au 1^{er}.

À PARIS, chez MM. LEJOLIVET et COMP^o, directeurs de l'Office - Correspondance, rue Notre-Dame - des - Victoires, n° 46, et chez M. DEGOUVE - DENUNQUES, rue Lepelletier, 3.

Les lettres et envois concernant la rédaction doivent être adressés, francs de port, à M. RITTIEZ, rédacteur en chef du journal.

LE CENSEUR paraît tous les jours excepté le dimanche. — Il donne les nouvelles VINGT-QUATRE HEURES avant les journaux de Paris.

LYON, 17 DÉCEMBRE 1846.

On vient de jeter tout-à-coup dans la presse allemande l'annonce d'un congrès européen qui aurait pour but de terminer par une convention l'affaire de Cracovie. Nous ne croyons pas à cette nouvelle, qui, si elle était fondée, ne manquerait pas d'une certaine importance, mais qui, dans les circonstances actuelles, nous paraît des plus hasardées. Les humiliations viennent assez vite à nos hommes d'état sans qu'ils aient encore les chercher dans une réunion de plénipotentiaires. On ne peut plus croire à leurs promesses, à leur dignité, les souvenirs de 1840 sont trop près de nous, l'abandon de l'Égypte est trop récent ; mais ils ne consentiraient pas à se flageller de leurs propres mains, à se faire eux-mêmes la risée du monde ; à défaut de cœur, ils ont trop de vanité. Un congrès des puissances européennes dans lequel la France serait représentée, bon Dieu ! C'est un piège qu'on leur tend, c'est une injure toute gratuite qu'on leur fait. Les hommes qui gouvernent la nation française, pour son malheur, ne sont donc pas tombés assez bas dans l'opinion des peuples, qu'il faille traîner leur courtoisie en public, l'afficher sur un pilori ? Est-ce qu'il est encore dans quelque coin des âmes assez isolées, assez égarées, assez ignorantes pour croire à leur énergie, à leur bonne volonté, à leur puissance, pour supposer dans leur cœur ce qui constitue la force des peuples ? Si, par hasard, cela était, si toutes les déceptions qui se sont succédées, si l'abandon de la Pologne, de la Savoie, de l'Italie, n'avait pas dessillé tous les yeux, si quelqu'un avait pu prendre au sérieux l'acte législatif par lequel les chambres protestent chaque année en faveur de la nationalité polonaise, et auquel les ministres se gardent bien de refuser leur adhésion, nous comprendrions la pensée d'un congrès qui n'aurait d'autre but que celui de porter le dernier coup à la considération du cabinet. Mais aujourd'hui, dans les circonstances actuelles, qui donc se trompe ?

Et tout d'abord il s'agirait de savoir si le gouvernement français a connu ou ignoré les intentions des trois gouvernements qui viennent de consommer le dernier démembrement de la Pologne, d'anéantir l'ombre de nationalité qui avait survécu à cette longue exécution durant trois quarts de siècle. Si les a ignorés, il faut convenir qu'il est bien mal servi par ses ambassadeurs, par ses diplomates, et que les fonds du budget des relations extérieures sont singulièrement employés. Si les a connues, prévues, ou seulement soupçonnées, qu'a-t-il fait pour en empêcher l'accomplissement, pour faire avorter un projet odieux, attentatoire aux droits d'un peuple, contraire aux traités ?

On ne peut plus s'abuser, les révélations arrivent de tous les points, les mystères se dévoilent, M. Guizot n'a pas été dupe, mais complice ; complice muet qui a laissé confisquer Cracovie par cette Autriche hypocrite protestant de ses regrets en même temps qu'elle s'enrichit des dépouilles des peuples, par cette Russie rusée qui agrandit sa puissance en trompant tout le monde. Il a su quel dernier attentat elles préparaient, et il les a priées d'attendre, pour le consommer, que les élections fussent faites, dans la crainte que les sympathies excitées par la cause polonaise eussent quelque influence sur le choix des candidats. Ainsi, nous ne devons qu'à un indigne calcul de n'avoir pas connu plus tôt l'attentat qui se tramait.

Il est curieux de lire à ce sujet les feuilles allemandes. La

Gazette de Weser affirme que la France et l'Angleterre n'ont rien ignoré, qu'elles protesteront sur le papier afin d'en imposer aux peuples, et que leur énergie n'ira pas plus loin. La *Gazette Universelle de Leipzig* dit que, depuis le refroidissement survenu entre ces deux puissances, la première cherche à contracter une alliance avec la Russie, et que son adhésion à la spoliation de Cracovie doit en être le prix. La *Gazette d'Augsbourg* avance que le véritable gouvernement français a été instruit à l'avance de ce qui se préparait. Enfin la *Gazette de Cologne* dit qu'en ce moment il n'y a plus en Allemagne un seul homme qui puisse ajouter foi à la parole donnée, signée ou jurée de notre gouvernement.

On le voit, la punition d'un manque de franchise ou de courage ne se fait pas long-temps attendre, et le mépris est promptement déversé sur ceux qui trahissent les grands intérêts populaires de l'Europe. A travers tant d'accusations, la vérité se fera jour, la lumière luira sur cette trame odieuse, ourdie dans l'ombre, et qui consomme l'anéantissement d'une nation. Mais, en vérité, que nous apprendra-t-elle que nous n'ayons deviné, que nous ne sachions déjà ? Quelle trahison peut aujourd'hui nous étonner ?

Voyez maintenant : qui parle de congrès ? La *Gazette de Prusse*, l'organe de la cour de Berlin. Ce n'est pas assez d'avoir froissé tous les sentiments généreux de la nation française, elle veut encore l'humilier dans son gouvernement, faire bien comprendre à tous les peuples qui aspirent à la liberté, à l'affranchissement, qu'ils n'ont rien à attendre de ce côté. L'acte de spoliation est consommé ; c'est un défi jeté par le nord au midi de l'Europe ; on ne répond pas à de pareils actes par des protocoles, mais en faisant marcher des armées. M. Guizot oserait-il recourir à ce dernier moyen ?

Les conférences d'un congrès ne peuvent avoir que deux résultats : la sanction de l'incorporation de Cracovie à l'Autriche, ou la décision du rétablissement de la petite république ; dans le premier cas, c'est la honte de la spoliation acceptée par le gouvernement français, s'il adhère ; c'est la guerre qu'il déclare, s'il refuse son assentiment ; dans le second, c'est encore la guerre, car les cours du Nord ne reculeront pas devant les conséquences d'un acte dont elles ont mesuré la portée. Mais la guerre, le cabinet qui a proclamé le système de la paix à tout prix ne la fera pas ; il supportera une humiliation de plus afin de ne pas tirer l'épée.

Nous subissons promptement les conséquences des mariages espagnols et de la rupture de l'entente cordiale ; ainsi, nous sommes jetés dans des complications, des éventualités qui peuvent être très graves pour l'avenir, et c'est la malheureuse Pologne qui paie une ambition de dynastie.

Nous avons donné hier la substance d'une circulaire du ministre de l'intérieur adressée aux préfets, contenant des instructions sur les moyens de secours à créer pour venir en aide aux classes indigentes, leur recommandant spécialement la création d'ateliers de charité sur les routes et sur les chemins vicinaux, les engageant à suivre l'exemple des communes qui ont ouvert des ateliers de charité et des crédits destinés à payer aux boulangers la différence du prix du pain livré au-dessous du cours aux ouvriers nécessiteux, ainsi que cela se pratique en ce moment à Paris.

D'un autre côté, le ministre de l'intérieur, sur la demande

du préfet de la Seine, vient d'autoriser le Mont-de-Piété de Paris à opérer le dégageant sans intérêt ni droit, du 1^{er} décembre 1846 au 1^{er} mars 1847, de tous les effets consistant en linge, objets de literie, outils et ustensiles servant à une profession quelconque, qui auraient été engagés pour une somme de dix francs et au-dessous.

Nous ne pouvons qu'approuver ces diverses mesures si nécessaires en ce moment ; mais nous regrettons vivement que l'administration lyonnaise ne comprenne pas la nécessité d'adopter les moyens indiqués par le ministre pour aider les indigents à traverser la rude saison qui commence. Nous aurions voulu la voir ouvrir des ateliers où les personnes sans ouvrage auraient trouvé de l'occupation, voir créer des bons au moyen desquels les ouvriers eussent obtenu le pain et le charbon à un prix réduit. Ces mesures eussent été plus efficaces que l'allocation supplémentaire affectée aux besoins du bureau de bienfaisance, et eussent produit un meilleur effet ; mais l'administration lyonnaise n'a pas voulu entrer dans cette voie.

Quant à la mesure prise par le Mont-de-Piété de Paris, elle ne serait pas moins utile à Lyon, où les ouvriers sont souvent dans la cruelle nécessité d'engager les objets dont ils ont le plus besoin, ou dont la privation leur est le plus pénible, et l'administration ferait bien d'en solliciter l'adoption.

On lit dans le *Correspondant de Nuremberg* :

« On assure que les trois puissances feront une réponse collective aux *memorandums* de lord Palmerston et de M. Guizot. La mesure prise au sujet de Cracovie sera représentée comme imposée par la nécessité et regardée comme un fait accompli. Il se pourrait bien qu'il y eût ultérieurement une espèce de conférence européenne sur la révision des traités de Vienne. »

Des sommes considérables ont été mises, dit la *Gazette d'Aix-la-Chapelle*, à la disposition du fils de don Carlos, et le concours de l'Angleterre lui a été promis, s'il voulait consentir à donner à l'Espagne des institutions conformes à l'esprit du temps. Les négociations sur cet objet important sont commencées. Les représentations du gouvernement français tendant à empêcher les enrôlements que le prétendant fait en Angleterre sont non seulement restées sans résultat, mais ont même été accueillies d'une manière très hautaine. Les cours d'Italie montrent le plus d'ardeur à soutenir les prétentions légitimistes. On acquiert de plus en plus la conviction que le voyage de l'empereur de Russie en Italie a eu un but profond, car dès cette époque il était déjà question du mariage.

Paris, le 14 décembre 1846.

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DU CENSEUR.)

On vient de jouer sur deux théâtres de Paris, au Vaudeville et au Palais-Royal, deux *revues de l'année*, qui semblent n'avoir été pour leurs auteurs qu'un méchant cadre dans lequel ils ont fait entrer toutes les turpitudes qu'ils ont pu imaginer. Comme si ce n'était pas assez des *Tableaux vivants* qu'on exhibe déjà sur deux scènes et que d'autres scènes, dit-on, se disputent, car ces sortes de nudités plaisent à un certain public ; comme si ce n'était pas assez de ces bals dans lesquels la pudeur des gardes municipaux et des sergents de ville se trouve exposée à de si rudes atteintes, voici que la langue française elle-même se met de la partie, et qu'on la prostitue aux plaisanteries les plus indignes et les plus décolletées. Vous allez au théâtre, croyant y trouver quelque bonne étude de mœurs, quelque critique à l'adresse d'un ridicule ou d'un vice de notre

FEUILLETON DU CENSEUR. — 18 DÉCEMBRE.

L'ESPRIT ÉLÉMENTAIRE,

CONTE D'HOFFMANN

Traduit pour la première fois.

(Suite *)

Le major me conduisit à son quartier. Il s'agissait, m'expliqua-t-il en chemin, de créer le quelque chose au moyen duquel mon moi s'unirait à l'esprit élémentaire, au moyen duquel ce dernier acquerrait la puissance de se manifester dans le monde visible, et de lier avec moi des relations intimes. Ce quelque chose, les juifs de la cabale l'appelaient *Téraphim*. Lorsque nous fûmes entrés dans sa chambre, O'Malley poussa une bibliothèque. Une porte secrète était pratiquée dans le mur ; il l'ouvrit, et nous entrâmes dans un petit cabinet voûté. Là, des ustensiles de toutes sortes, bizarres, inconnus, frappèrent mes yeux. Il y avait un appareil complet qui me sembla destiné aux expériences chimiques ou plutôt alchimiques. Sur un petit foyer, des flammes bleues s'élevaient du sein des charbons ardents. Le major me fit asseoir devant ce foyer. Il se mit en face de moi, et me pria de découvrir ma poitrine. A peine l'eus-je fait, qu'O'Malley, sans que j'eusse le temps de m'en apercevoir, me donna un coup de lancette au côté gauche. Quelques gouttes de sang jaillirent de cette blessure légère, à peine sensible ; il les reçut dans une petite fiole, puis les versa sur une plaque de métal, brillante et polie comme un miroir, qu'il avait déjà arrosée d'un autre liquide rouge. A l'aide d'une pincette, il plaça le métal au milieu des charbons. Alors j'aperçus, non sans effroi, une langue étroite, pointue et ardente qui serpentait au-dessus du brasier et léchait avec avidité le sang répandu sur la plaque. Le major me recommanda de regarder dans le feu avec une volonté ferme. J'obéis, et bientôt je crus voir des formes confuses comme dans un rêve, remuant pêle-mêle et se détachant de la lame métallique que le major tenait toujours sur les charbons. Tout à coup je sentis une douleur vive et poignante à la poitrine, à l'endroit de l'incision. Je poussai un cri involontaire.

— Victoire ! victoire ! cria au même moment le major en se levant de

son siège et en déposant devant moi une petite poupée de deux à trois pouces de hauteur, qui semblait s'être formée de la plaque de métal. Ceci, dit-il, est votre *Téraphim*. L'esprit élémentaire vous favorise d'une manière peu commune ; vous pouvez tout oser.

Sur l'ordre du major, je pris la poupée. Quoiqu'elle semblât incandescente, je ne sentis qu'une chaleur agréable. Je la serrai contre ma bles-sure, et me plaçai devant un miroir ovale qu'O'Malley venait de découvrir.

Tendez toutes vos pensées, me dit-il à voix basse, vers le but de vos désirs. Tant que *Téraphim* agit, vous n'avez rien à craindre. Prononcez le mot que je vous ai appris avec l'expression la plus tendre.

J'ai oublié ce mot ; il résonnait étrangement à l'oreille. Je n'eus pas le temps de le prononcer en entier, un laid visage apparut dans la glace avec des grimaces grotesques.

— Enfer et damnation ! qui t'amène ici, chien maudit ? cria derrière moi le major.

Je me retournai. Qui aperçus-je ?... Paul Talkebarth, mon brave Paul Talkebarth ! C'était son gracieux visage que le miroir magique réfléchissait devant moi. Le major, en fureur, se précipita sur lui ; mais avant que j'eusse eu le temps de me jeter entre eux, O'Malley s'arrêta subitement, comme pétrifié. Quant à Paul, il s'excusa avec prolixité, et expliqua comment il était à ma recherche, comment il avait trouvé la porte ouverte, comment il était entré, etc., etc., etc.

— Va-t'en donc, imbécile ! dit enfin O'Malley, qui semblait apaisé comme par miracle.

Et lorsque j'eus ajouté :

— Va, mon bon Paul, retourne à la maison.

Le vieil espion abandonna la place avec un air de stupéfaction et de terreur des plus risibles.

Cependant je n'avais pas lâché la poupée. O'Malley m'assura que, malgré ce contre-temps, nos peines ne seraient pas perdues. L'arrivée importune de Talkebarth n'avait fait que retarder l'accomplissement de l'œuvre. Il m'engagea à mettre à la porte ce domestique maladroit qui ne pouvait que m'attirer du désagrément. Il ne savait pas à quel point je tenais à ce fidèle serviteur. Décidément l'esprit élémentaire qui avait jeté les yeux sur moi n'était rien moins qu'une salamandre. Il s'en était douté en tirant mon horoscope, Mars s'était arrêté dans le premier signe.

J'oubliai le *Diable amoureux*, ainsi que *Biondella*, et toutes mes pensées furent pour mon *Téraphim*. Les heures s'écoulaient dans la contemplation de la poupée posée devant moi sur une table. L'ardeur amoureuse qui me consumait comme le feu céleste de Prométhée semblait animer

cette image ; malheureusement l'illusion se dissipait aussi vite qu'elle était née. Au martyre inénarrable qui déchirait mon cœur s'associait une espèce de colère ; je voulais briser la poupée, ce colifichet misérable, ridicule ; je la saisisais, mais tout-à-coup je ressentis dans tous mes membres une secousse électrique ; il me semblait qu'en me séparant de ce talisman j'allais me donner le coup de la mort. Faut-il l'avouer ? mes désirs, tout en s'adressant à un esprit élémentaire, s'arrêtaient souvent sur des objets sensuels. J'avais des rêves voluptueux dans lesquels mon imagination excitée substituait tantôt une femme, tantôt une autre à la prude salamandre qui se dérobaît à mes embrassements. Lorsque je me réveillais, j'étais tout honteux ; je suppliais mon amante inconnue de me pardonner ces infidélités. A la violence décroissante de ces crises, au vide pénible qu'elles laissaient en moi, je comprenais que je m'éloignais du but au lieu de m'en rapprocher. Mais les instincts d'une jeunesse en pleine sève se jouaient de mes serments aussi bien que de ma résistance ; je frissonnais au moindre contact d'une jolie femme, je me sentais confus, et le rouge me montait à la figure.

Le hasard me conduisit de nouveau à la résidence. Je vis la comtesse de L... Elle faisait l'ornement des soirées brillantes de Berlin ; c'était la plus aimable, la plus belle, la plus désirable des femmes à la mode. Je ne sais pourquoi elle jeta les yeux sur moi. Il lui fut facile, grâce à la disposition dans laquelle je me trouvais, de m'attirer à elle. Elle ne tarda pas à s'emparer si bien de moi, que, devenu incapable de toute retenue, je lui découvris le secret de mon âme, je lui montrai jusqu'à la figure mystérieuse que je portais sur la poitrine...

— Et elle ne t'épargna pas les railleries, dit Albert en interrompant son ami ; elle te crut fou, sans doute.

— Pas du tout, répondit Victor. Elle m'écouta très sérieusement, quoique le ton sérieux ne fût pas dans ses habitudes. Elle me conjura, les larmes aux yeux, de renoncer à l'art diabolique qu'exerçait le major O'Malley, homme mal famé, dit-elle. Pressant mes mains dans les siennes, me regardant avec l'expression de la plus vive tendresse, elle parla si sagement, si savamment des pratiques ténébreuses de la cabale, que je restai stupéfait. Elle traita le major comme le plus fourbe et le plus dangereux des misérables. Je lui avais sauvé la vie, et, pour récompense, il cherchait à m'entraîner à ma perte. Sous le poids de l'infamie, ayant rompu avec la société, il allait sans doute se brûler la cervelle lorsque je lui étais apparu ; je l'avais sauvé du suicide, et il avait dû plus tard en être bien aise, puisqu'en vivant il pouvait encore faire du mal. Bref, elle dit qu'elle voulait me guérir de ma maladie morale, résultat de noirs artifices ; mais,

société moderne; vous n'y entendez que les propos les plus orduriers et les gros mots les plus obscènes.

Les lois de septembre ont ressuscité la censure pour les gravures et les pièces de théâtre. Les caricatures politiques ont, en effet, disparu du vitrage de nos étalagistes, et toute pièce qui contient la moindre allusion à des choses gouvernementales est soigneusement émondée avant de recevoir son laissez-passer. La censure, qui s'acquiesce si bien de sa besogne quand il s'agit de protéger certains personnages, ne pourrait-elle pas faire respecter un peu plus la pudeur publique?

— On prétend que la Porte prépare une expédition contre Tunis, et que dans la régence on se dispose à la résistance. Mais ce bruit revient périodiquement trois ou quatre fois par an.

On lit dans les Archives Israélites :

« Tunis, sur une population de 350,000 âmes, renferme environ 40,000 israélites, dont la plus grande partie habite la capitale. Leur existence dans le pays est fort ancienne, et il y a des pierres tumulaires qui remontent au dixième siècle. Il y a plusieurs communautés : celle de Nabel compte 1,500 israélites, celle de Soliman 5 à 600, celle de Suze autant ; mais le plus grand nombre habite la ville de Tunis. Le Ghetto ayant été trop petit, un nouveau quartier leur a été assigné, et le prince éclairé qui a aboli l'esclavage dans ses états tendra certainement à y faire de plus en plus régner l'égalité entre les différents cultes qui y sont établis. Dès à présent les israélites y sont assez libres, et tandis que dans les autres états barbaresques il leur est défendu d'apprendre l'écriture arabe, ceux de Tunis en puisent l'instruction dans les écoles mixtes établies par les Européens.

« A l'abjection dans laquelle vivent les juifs du Maroc, qui ne peuvent monter à cheval, qui sont obligés de passer nu-pieds devant les nombreuses mosquées, devant le palais de l'empereur, devant les maisons des saints, des cadis, des muphis, etc., qui sont exposés aux insultes, aux avanies de toute espèce des Marocains, avanies, insultes, humiliations qui n'épargnent pas même les femmes, respectées là où il existe quelques vestiges de civilisation, opposons les juifs de Tunis. Outre le commerce, ils exercent tous les métiers, tous les états ; ils sont médecins, trésoriers, et, tandis que l'empereur du Maroc n'a à son service aucun israélite, plusieurs fonctionnaires à la cour du bey sont juifs. Son médecin qui l'accompagne à Paris, M. Lambroso, est israélite, son trésorier, Jussef Semara, est aussi israélite, et les trésoriers qui, deux fois par an, accompagnent les troupes chargées de prélever les impôts au dehors, sont également des israélites ; la première décoration du nouvel ordre fondé par le bey actuel a été obtenue par un israélite, trésorier du bey. Les juifs comme les musulmans peuvent se présenter au Bardo, sa résidence, pour invoquer sa justice ; leur témoignage est valide comme celui de ses autres sujets, tandis qu'au Maroc le témoignage d'un juif est nul. M. Sylveira était intime ami du père du bey actuel et de son fils, le bey en ce moment à Paris.

« Il y a à Tunis vingt-sept synagogues, dont deux grandes, la grande synagogue de Tunis et la grande synagogue portugaise.

« Malgré le grand nombre de pauvres, de vieillards et de malades, la communauté pourvoit à tout ; environ 6,000 f. par semaine sont employés à la nourriture des pauvres et prélevés sur la boucherie juive.

« Le pouvoir des rabbins est très étendu, comme dans tout l'Orient ; ils prononcent souverainement dans toutes les affaires civiles, commerciales et de police des israélites entre eux, et le serment est prêté dans la synagogue devant le sépher. Les causes capitales seules viennent devant la justice du pays. Les peines que les rabbins infligent sont l'amende, la prison, la fustigation, la bastonnade, l'excommunication.

« Le rit est celui de la synagogue portugaise. L'instruction est principalement religieuse (*Talmud Tora*) ; plusieurs rabbins se livrent à l'étude de la cabale, et les amulettes y sont en grand honneur. On croyait dans le temps que Napoléon portait un amulette d'après les prescriptions du rabbin Azulaï.

« Ceux des israélites qui veulent pousser plus loin leurs études vont à Livourne ; c'est cette ville qui leur fournit aussi les livres hébreux.

« Une députation d'israélites français se propose de se présenter chez le bey pour lui exprimer leur reconnaissance pour sa bonté envers nos coreligionnaires qui vivent dans ses états. »

STATISTIQUE DES ÉMIGRÉS POLONAIS.

Le chiffre total des réfugiés, d'après le comte de Tabasz Krownowski, est de 8.180. Sur ce nombre, d'après le rapport officiel du ministre de l'intérieur fait aux chambres en avril dernier, il y en a en France 4.739, dont 969 vivent de leur travail ou de leur revenu, et 3,770 participent au subside alloué par les chambres. Il en résulte qu'il y a 3.441 réfugiés polonais hors de France. En Angleterre, les réfugiés jouissent également d'un secours du gouvernement. En Belgique, quelques uns reçoivent des secours ; les autres servent dans l'armée belge, où sont incorporés deux généraux polonais, Skrzynecki et Kruszewski. Les réfugiés polonais qui se trouvent en Algérie sont, pour la plupart, dans la légion étrangère ; ceux qui sont en Amérique ont reçu du congrès une donation dans la province d'Illinois, mais fort peu ont pu s'y rendre. La plus grande partie vit de son industrie dans les grandes villes des États-Unis ; quelques uns servent dans l'armée de terre de l'Union, les autres sur mer. Il y a encore des réfugiés polonais au service du pacha d'Égypte, au service du bey de Tunis, un employé au ministère de la Grèce, quelques ecclésiastiques à Rome et deux ingénieurs aux îles Marquises.

Dans le nombre total de 8.180 réfugiés polonais de différents pays, il y a encore 42 membres de la diète révolutionnaire de 1831, qui proclama l'indépendance de la Pologne et la déchéance de l'empereur Nicolas. Dans ce nombre de 42 il y a 2 palatins, le prince Adam Czartoryski et le comte Wodzicki ; 2 castellans, le comte Tyszkiewicz et M. Olizar. Les nonces de la noblesse et les députés de la bourgeoisie vivants sont encore au nombre de 38. Au commencement de l'émigration, il y avait 4 palatins, 4 castellans et 45 nonces et députés. Les généraux vivants de l'armée révolutionnaire sont encore au nombre de 12, parmi lesquels 2 ont été généralissimes l'un après l'autre ; ce sont Skrzynecki et Rybinski.

Depuis le commencement de l'émigration, le nombre des réfugiés morts est de 755 ; 28 femmes et filles de réfugiés ont aussi terminé leur vie à l'étranger.

Dans le nombre total de 8.180 il y a 494 réfugiés décorés de la croix militaire polonaise, aussi bien du temps de la dernière guerre de 1831 que du temps du grand-duché de Varsovie. 36 réfugiés portent la décoration de la Légion d'Honneur ; de ce nombre, 27 ont été décorés du temps de l'Empire, et 9 par S. M. Louis-Philippe : 7 pour des services militaires en Algérie, et 2 pour des travaux littéraires.

Il y a dans l'émigration polonaise 21 aumôniers. Un couvent de prêtres polonais résurrectionnistes existe à Paris, rue Longchamps-Chailiot. Il renferme 10 prêtres et 6 novices. Un couvent de sœurs de charité polonaises est situé rue d'Ivry, 5, à Paris. On espère pouvoir fonder bientôt un autre couvent d'hommes à Rome et un couvent de basiliennes, si quelques unes des religieuses de cet ordre parvenaient à s'échapper de la Russie, comme la vénérable abbesse Mieczyslawska.

L'école nationale polonaise de garçons à Paris, boulevard des Batignolles, n. 46, contient 75 élèves et 10 professeurs et surveillants. L'école de demoiselles fondée sous les auspices de la princesse Czartoryska, à l'hôtel Lambert-Saint-Louis, a, cette année, 18 élèves et 8 professeurs et maîtres de beaux-arts. Il y a à Paris deux écoles militaires polonaises : une sous la direction du général Chrzanowski, l'autre dirigée par le général Snaydé.

Il y a une bibliothèque polonaise, rue des Saussayes, n. 3, qui contient déjà 16,000 volumes, pour la plupart dans les langues slaves ; quatre librairies polonaises existent à Paris, dont une catholique ; trois journaux hebdomadaires polonais paraissent à Paris, dont l'un catholique. Également, un pareil journal existe à Bruxelles sous la dénomination de *l'Aigle Blanc*. Plusieurs petites bibliothèques sont établies dans les différentes villes de province.

Parmi les réfugiés polonais qui habitent la France, il y a 11 conducteurs embrigadés des ponts et chaussées, plus de 100 conducteurs auxiliaires et piqueurs, 13 garde-mines, 17 agents-voyers principaux, 18 ingénieurs civils sortant de l'école centrale, 45 employés des différents compagnies de chemins de fer, 18 professeurs et maîtres d'études dans les collèges royaux et communaux, et plus de 250 médecins et chirurgiens gradués principalement par la faculté de Montpellier.

Afrique française.

Les dernières nouvelles reçues d'Aumale confirment, dit le *Moniteur Algérien*, celles que nous avons données de l'arrivée de Bou-Maza chez les Ouled-Nails, où il se serait réuni à un autre fanatique nommé Mouley-Brahim. Les deux troupes ne composent pas

ensemble plus de quarante cavaliers ; elles paraissent avoir été bien accueillies chez les Ouled Nails, et se sont arrêtées dans un lieu nommé *Cherf*. Depuis lors, les fractions de la tribu qui s'étaient rapprochées d'Aumale et obéissaient à notre agha du Dirah ont cessé leurs rapports avec lui. Le remède serait promptement appliqué au mal, s'il menaçait de s'aggraver.

Le courrier de l'Ouest ne nous a appris rien d'important ou de nouveau. M. le lieutenant-colonel de Cognord et plusieurs de ses compagnons doivent s'embarquer aujourd'hui même à Oran pour aller jouir en France des congés qu'ils ont obtenus.

La tranquillité a été maintenue à Gighly, à Bougie et à Dellys, entre les Kabyles et nos garnisons ; le commerce prend quelque accroissement entre eux et ces places.

Nous avons dit, dans notre numéro du 20 novembre, comment M. le chef de bataillon de Saint Germain était sorti de Biskara avec une petite colonne, afin de protéger les nomades soumis contre les entreprises de la grande tribu des Nemenchas. Cet officier supérieur a dû conserver sa position au milieu des nomades jusqu'à ce qu'il leur eût donné le temps de se grouper en assez grand nombre pour résister seuls à leurs ennemis ; il doit, sous peu de jours, ramener sa troupe à Biskara.

Mais M. le lieutenant-général Bedeau, désirant donner un aversissement plus efficace aux Nemenchas, et entrevoyant la possibilité d'y réussir par la position avancée d'un certain nombre de douars de cette tribu, a dû faire partir de Biskara M. le général Herbillon, à la tête d'une colonne légère de cavalerie et d'infanterie montée sur des mulets, qui essaiera, si le temps le permet, une razzia à grande portée contre ces douars. L'entreprise a des chances de succès ; si elle échoue cette fois, elle pourra se renouveler plus tard.

Notre influence s'étend autour de Sétif, et M. le colonel Eynard a des relations de jour en jour meilleures et plus larges avec les Kabyles de son voisinage. L'action du nouveau poste d'Aumale commence à se faire sentir, et bientôt la liaison entre la province de Constantine et celle d'Alger sera aussi intime que l'est depuis longtemps celle des provinces d'Alger et d'Oran.

— Deux bataillons du 38^e de ligne, ainsi qu'un escadron du 1^{er} de chasseurs d'Afrique, rentrent dans Alger, arrivant d'Orléansville, où ils sont remplacés par deux bataillons du 32^e de ligne et un escadron du 4^e de chasseurs d'Afrique venant de Mostaganem. Les deux bataillons du 3^e léger qui se trouvaient à Oran rentrent également dans la province d'Alger par mer.

— Dès que le maréchal se retrouve à Alger, les chefs indigènes s'empressent de venir lui présenter leurs hommages en le félicitant de son retour dans l'Algérie. C'est ainsi que nous avons annoncé dans le temps la venue de divers chefs des Kracheanas, de la province de Titteri et des environs de Milianah. Nous avons vu arriver aujourd'hui l'agha de Thaurg-Adani, accompagné de deux caïds, et l'on attend encore Si-Mohammed Mahy el-Din, khalifa de Sebaou. Ce chef, qui s'est montré si dévoué pendant l'insurrection de l'hiver passé, vient encore, dans ces derniers temps, de prouver son zèle par le concours actif qu'il a apporté à toutes nos relations avec le poste d'Aumale et les facilités qu'il n'a cessé de procurer dans toutes nos communications avec ce nouvel établissement.

(Akhar.)

— On lit dans l'Echo d'Oran du 5 :

« Le retour de nos prisonniers au milieu de nous, dans les circonstances où il a eu lieu, est un fait qui parle haut. Il indique de la manière la plus formelle la détresse d'Abd el-Kader, réduit à se créer des ressources d'argent par une transaction sans exemple chez les musulmans.

« La nouvelle de ce qui s'est passé à Melillah a consterné une partie de nos Arabes. Elle a produit dans leurs idées sur l'émir une véritable révolution. Un grand nombre y a opposé le doute. Tout avait été préparé d'avance par Abd-el-Kader pour en tirer parti ; et, en même temps que nos prisonniers, un de ses aghas et trois autres personnes de son entourage arrivaient à Oran, en cherchant à se donner des allures de négociateurs. Ce système de ruse, qui à d'autres époques a plusieurs fois nui à nos affaires, ne prévaudra point.

« Par les ordres de M. le maréchal gouverneur, les envoyés de l'émir vont être reconduits à la frontière de l'Ouest, d'où ils regagneront la déira. En s'embarquant pour Alger hier matin, M. le maréchal a pris lui-même à son bord les 34 prisonniers dernièrement arrivés de France pour servir à un échange devenu si heureusement impossible. Ils ont su la veille de leur départ seulement ce qui s'était fait et ce qui les attendait.

« Ils ont reçus sans s'émouvoir cette communication fatale. « Nous ne devons pas vous dire que vos paroles ne sont pas vraies, ont-ils

pour cela, la première chose à faire était de livrer ma poupée en ses mains. Je m'y décidai sans trop de peine ; je ne voyais pas de meilleure manière de me soustraire à un supplice inutile.

La comtesse aurait dérogé à ses habitudes si elle eût eu le cœur de laisser long-temps soupirer un amant sans lui accorder l'unique apaisement du mal d'amour. Pour moi aussi sonna l'heure fortunée. A minuit une soubrette discrète m'attendait à une porte dérobée du palais. Elle me conduisit, à travers de longs corridors, à une porte que le dieu de l'amour lui-même semblait avoir décorée ; elle me laissa en disant que la comtesse allait venir. Enivré par l'émanation des parfums délicats dont la chambre était remplie, tremblant d'émotion, dans cette attente amoureuse, j'étais resté debout, sans trop savoir ce que je faisais. Soudain un regard brilla comme un éclair et me pénétra jusqu'au cœur.

— Comment ! s'écria Albert, un regard ? Et de quels yeux venait-il ? Ne vis-tu rien, pas même une forme sans forme ?

— Tu peux trouver cela incompréhensible, continua Victor ; je ne vis personne, je ne vis rien, et pourtant ce regard me traversa, et je sentis une commotion, une douleur aiguë à la poitrine, à la place du coup de lance. Au même instant j'aperçus ma poupée sur le rebord de la cheminée. M'en emparer brusquement, me précipiter dehors, ordonner d'un geste menaçant à la soubrette épouvantée que je rencontre de m'indiquer l'issue du palais, tout cela fut l'affaire d'un instant... Je cours chez moi, j'éveille mon Paul, je fais mes paquets ; l'aube du jour me trouve sur le chemin de Potsdam.

J'avais passé plusieurs mois à la résidence. Les camarades se réjouirent de mon retour imprévu et me retirèrent tout le jour de mon arrivée. Je ne rentrai que fort tard dans mon quartier. Après avoir déposé sur ma table la chère petite figure conquise une seconde fois, je me jetai tout habillé sur mon lit, incapable de résister plus long-temps à la fatigue. Je rêvai... Je me sentais enveloppé d'une lueur brillante... Je me réveillai en sursaut, j'ouvre les yeux... Ma chambre est éclairée d'un jour éblouissant, magique... Dieu du ciel ! sur cette table où j'avais laissé la poupée, une créature féminine, la tête appuyée dans ses mains, semble sommeiller. Que te dirai-je ?... Jamais je n'avais revu quelque chose d'aussi gracieux, d'aussi beau, d'aussi parfait ! Un charme mystérieux, inconnu, rayonnait autour de cette image sublime !... Toute expression est impuissante pour la peindre. Cet être radieux portait un vêtement de soie couleur de feu, qui serrait sa poitrine et sa taille, et descendait jusqu'aux pieds, tout en les laissant voir petits et adorables. Ses bras magnifiques, ornés de bracelets, étaient nus jusqu'à l'épaule ; leur forme et l'éclat de la peau eussent inspiré le Titien. Un diamant énorme étincelait dans sa chevelure d'un rouge sombre se jouant sur son cou...

— Fi ! dit Albert en riant, ta salamandre n'avait pas bon goût ; avec des

cheveux rouges, porter un vêtement de soie couleur de feu !...

— Ne te moque pas, dit Victor, ne te moque pas.

Saisi par cet enchantement inouï, je ne respirais plus. J'étais immobile comme une statue... Enfin un profond soupir s'échappa de ma poitrine oppressée. Elle ouvrit les yeux. Elle se leva, s'approcha de moi, me prit les mains. Toutes les ardeurs d'un amour et de desirs long-temps contenus se déchaînèrent soudainement au contact de sa main, à la mélodie de cette voix harmonieuse qui murmurait à mon oreille :

— Oui, tu as vaincu ; tu es mon maître, mon seigneur ; je suis à toi, à toi tout entière...

— Fille du ciel ! m'écriai-je, ange divin !

Et, l'entourant de mes bras, je l'attirai sur mon cœur. Mais, ô désespoir, la vision s'était déjà évanouie, comme si cet être aérien se fût fondu dans mon étreinte.

— Pour l'amour du ciel, dit Albert en arrêtant le narrateur, qu'est-ce que cela veut dire ? Se fondre dans ton étreinte ?..

— Il se fondit dans mon étreinte, répéta Victor ; je ne peux te peindre différemment la disparition subite de l'enchanteresse et l'effet que j'en ressentis.

En même temps la clarté s'éteignit, et je tombai dans un sommeil profond et irrésistible. A mon réveil, je tenais la poupée dans mes mains, la poupée que j'avais laissée la veille sur la table.

Je ne veux pas te fatiguer en te racontant en détail mes rapports singuliers avec cette personne mystérieuse. Pendant plusieurs semaines, je reçus chaque nuit sa visite. Malgré tous mes efforts, je ne pus un seul soir me tenir éveillé. Le rêve se renouvelait, et un baiser de mon amante divine y mettait seul fin. Chaque fois sa visite se prolongeait de plus en plus ; chaque fois je comprenais mieux les choses merveilleuses dont elle m'entretenait, ainsi que la douce mélodie de sa voix, qui était à elle seule tout un concert des célestes phalanges. Elle souffrait mes caresses passionnées et même y répondait. Mais au moment où, dans mon ravissement, je croyais atteindre l'apogée du bonheur, elle s'échappait à mes transports et disparaissait. Je restais seul, et un sommeil léthargique s'emparait de moi.

Dans le jour, je croyais souvent sentir une tiède haleine, comme si quelqu'un eût été tout près de moi. Me trouvais je en société, j'entendais un chuchotement, des soupirs à mon oreille. Cela arrivait surtout quand je causais avec des dames. Tu comprends que je ne faisais plus attention à elles. Mes pensées prenaient une tout autre direction, et je devenais insensible à tout ce qui m'environnait. Un jour, dans une réunion, on jouait aux gages touchés ; une demoiselle venait en rougissant me donner le baiser que j'avais gagné. Je m'inclinai pour le prendre, mais avant que j'eusse touché ses lèvres un baiser chaud et bruyant fut appliqué sur ma bouche,

et une voix me dit à l'oreille :

— A moi seule tes baisers.

La demoiselle et moi nous restâmes ébourrés. Tout le monde crut que nous nous étions embrassés. Ce baiser fut pour moi la preuve qu'Aurora (j'avais donné ce nom à mon amante inconnue) ne tarderait pas à revêtir une forme saisissable. J'avais la certitude qu'elle allait être à moi pour toujours.

La nuit suivante, comme d'habitude, la bien-aimée m'apparut. Je l'implorai dans les termes les plus pressants que me fournit la passion. Je la suppliai de ne pas retarder plus long-temps mon bonheur, de prendre une forme sensible, de se donner enfin à moi. Se dégageant doucement de mes bras, elle me dit avec douceur, mais avec une certaine sévérité :

— Tu sais de quelle manière tu es devenu mon maître. Etre à toi tout entière, est mon vœu le plus cher ; mais mes chaînes ne sont pas brisées en entier, ces chaînes qui me lient au trône dont mon peuple relève. Plus la domination que tu exerces sur moi devient irrésistible, plus je me sens déglacée d'un esclavage plein de tourments. Nos rapports deviennent chaque jour plus intimes ; encore une année au plus, et nous atteindrons le but de nos vœux. Cependant, si tu voulais, ô mon bien-aimé ! devancer l'heure fixée par le destin tyrannique, il faudrait te soumettre à des sacrifices, tenter des choses devant lesquelles tu reculeras peut-être.

— Non ! m'écriai-je, non ! il n'est point de sacrifices, point de choses au monde devant lesquelles je puisse reculer, lorsqu'il s'agit de te posséder, toi sans qui je ne puis vivre plus long-temps. Ne vois-tu pas que je meurs d'impatience ? ne vois-tu pas que je succombe à une torture sans nom ? Aurora m'entoura de ses bras, et murmura quelques paroles entrecoupées, à peine saisissables.

— Te trouves-tu heureux ? semblait-elle dire.

— Bonheur divin ! m'écriai-je. Pour moi en est-il d'autre au ciel ?

Et j'attirai sur mon sein l'enchanteresse. J'étais fou ; une attente si prolongée avait mis le feu dans mes veines. A travers ses baisers de flamme, ses baisers qui résonnaient comme des accords échappés à la harpe des archanges, j'entendis, ou plutôt je saisis ces mots :

— Auras-tu le courage, pour prix de ma possession, de renoncer au bonheur de la vie future ?

A cette demande, un frisson glacé parcourut tout mon être. Mais le désir était plus fort que la terreur. Je m'écriai dans un accès de frénésie :

— Sans toi point de bonheur ; je renonce...

Je m'arrêtai ; je n'en dis pas plus... je le crois fermement aujourd'hui. Aurora, après m'avoir dit d'espérer que la nuit prochaine scellerait notre alliance, cherchait à s'échapper. J'usai de ma force ; je l'encaiai avec rage. En vain elle voulut se défendre ; malgré ses angoisses, je crus atteindre le moment fortuné.

(La suite à un prochain numéro.)

— L'Écosse aussi vient d'avoir son tremblement de terre; on écrit de Crioff :

« Mardi dernier, quelques minutes avant minuit, on a entendu un sourd mugissement semblable au bruit du tonnerre retentissant dans le lointain. Ce bruit se rapprocha pendant cinq ou six secondes en augmentant d'intensité, puis on ressentit un mouvement sensible d'oscillation accompagné d'une forte détonation souterraine. Dans les maisons, les meubles furent renversés, les cloches sonnèrent d'elles-mêmes, et les habitants se précipitèrent dans les rues, dont le sol semblait frémir sous leurs pieds. La sensation était analogue à celle qu'on éprouve dans un bateau à vapeur. La durée de la secousse a été de quinze à vingt secondes; elle s'est fait sentir dans tout le nord. »

— Le ministre de l'agriculture et du commerce vient d'adresser aux chambres de commerce de Paris, Marseille, le Havre et Bordeaux, communication d'un rapport consulaire sur l'état, à Guayaquil (Équateur), de nos vins, eaux-de-vie, liqueurs, conserves, tissus et articles de Paris.

Le rapport, outre les indications qu'il donne en vue de l'extension de nos débouchés, fait connaître qu'en 1815 la situation générale de nos échanges s'est améliorée sur les marchés de l'Équateur.

— Le 2 décembre, un bataillon s'est mis en marche de Pesth (Hongrie) pour les environs de Zabor, afin de prêter aide et assistance aux autorités contre les paysans qui pillaient les magasins de grains des seigneurs.

— Un professeur de mathématiques à la faculté de philosophie de Vienne (Autriche) a occasionné une émeute. Il a frappé un de ses auditeurs à la figure. Des centaines d'étudiants se rassemblèrent, et le professeur a dû se faire escorter par des agents de police pour rentrer chez lui.

— M^{me} Joséphine Haas, née en 1782 à Burglengenfeld en Bavière, avait, dit la *Gazette d'Augsbourg*, employé un capital pour servir annuellement à fournir des dots de 800 florins à douze jeunes filles pauvres du Haut-Palatinate, et les bienfaits ont survécu à sa mort. Elle vivait d'une façon singulière. Dans la chambre qu'elle occupait, il n'y avait qu'une table, une commode, une paillasse, sur laquelle elle dormait, et une chaise couverte en cuir, qui était remplie d'effets publics. Elle s'imposait les plus grandes privations au profit des pauvres.

— Il y a quelques semaines est mort dans la forteresse de Munkantz, dans la Haute-Hongrie, l'ex-capitaine Reinde, qui en 1833 avait tiré, à Baden en Autriche, sur l'empereur d'Autriche qui alors n'était que prince héritier.

— On lit dans un journal allemand, sous la rubrique de Posen, 6 décembre :

« Le lieutenant de Mackewicz, arrivé récemment ici de la forteresse de Sonnenbourg, où il avait été détenu comme ayant pris part à des intrigues politiques, est devenu fou, et depuis quelques jours il se trouve dans l'hospice des aliénés d'Owinsk. Il s'imagina être l'instrument militaire de l'empereur de Russie. Nous croyons que la privation prolongée de la liberté, eu égard au caractère de M. Mackewicz, a contribué à ce malheur. »

Nouvelles Étrangères.

ESPAGNE.

MADRID, le 7 décembre 1846.— Comme j'ignore s'il me sera possible de vous écrire demain, je prends le parti d'anticiper et de vous envoyer aujourd'hui le peu de nouvelles que j'ai butinées.

Nous sommes toujours en pleine crise, crise électorale, crise ministérielle; que ne puis-je dire crise royale! Jusqu'à présent les élections de Madrid se présentent assez bien, et les candidats progressistes ne sont pas malheureux, tant s'en faut. Qu'il me suffise de vous dire que notre ambassadeur à Paris, le doucereux, l'harmonieux Martinez de la Rosa, assez bon écrivain, mais pauvre politique et méchant ministre, n'a pu réunir que 111 voix, tandis que son compétiteur, Evaristo San Miguel, en a eu 194. L'avantage de Mendizabal sur son rival n'a guère été moindre.

La province de Madrid paraît marcher avec fermeté sur les traces de la capitale. Si les autres provinces en font autant, adieu les portefeuilles d'Isturiz, Mons, Pidal et compagnie; à moins qu'un coup d'état ne vienne les sauver. Ces portefeuilles, au reste, sont toujours vacillants et sur le point de leur échapper. Peut-être les garderont-ils jusqu'après les élections, mais il est douteux qu'ils les conservent beaucoup au-delà. On dit même que le cabinet est dissous de fait dès à présent, qu'Armero a déjà pris congé des officiers de son ministère, et qu'Isturiz, Sanz et Caneja ont résolu d'insister pour qu'Isabelle accepte leur démission. L'arrivée du candidat évincé à la main de la reine ne serait pas étrangère, assure-t-on, à la retraite d'Armero.

Vous savez que ce ministre a joué un certain rôle dans la dis-

grâce et l'exil de l'infant Enrique. Le prince est de retour, et il se venge; la vengeance est plus commune que la reconnaissance, chez les princes surtout, les Espagnols ne l'ignorent pas.

Si j'en crois une lettre du 2 décembre que l'on me communique, das Antas serait encore à Santarem à la tête de 14,000 hommes d'infanterie, de 250 chevaux et de 10 pièces d'artillerie. Il recevrait tous les jours des transfuges de l'armée de Saldanha, lequel, réduit à 3,000 hommes, se serait vu obligé de se retirer à Cartago.

Je dois vous dire d'un autre côté qu'hier on a répandu le bruit à la bourse que les révolutionnaires avaient abandonné Oporto, et que les principaux chefs étaient arrivés à Cadix. J'ajoute immédiatement que personne ne croyait à la vérité de ces bruits, qui étaient regardés généralement comme étant destinés uniquement à favoriser l'agiotage.

AMÉRIQUE DU SUD.

Par la voie de Panama et les paquebots de la compagnie de navigation à vapeur sur l'Océan Pacifique, on a des avis de Valparaiso du 26 septembre. Un changement de ministère a eu lieu au Chili. Senor Moutt, chef du dernier cabinet, ayant proposé une loi fort arbitraire contre la liberté de la presse, et s'étant opposé à ce que les Chiliens pussent entrer en relations commerciales avec les pays situés de l'autre côté des Andes, s'est trouvé en grande minorité et a été forcé de donner sa démission.

A Valparaiso se trouvaient mouillés les steamers de guerre anglais le *Sampson* et le *Salamander*. Ce dernier devait partir pour l'Angleterre le 1^{er} octobre.

On a, par la même voie, des lettres de Lima du 11 octobre. La république chilienne était fort tranquille, et le général Bulnes, président, avait été réélu à une grande majorité.

Les dates du Callao sont aussi du 11 octobre. A cette époque la frégate française *l'Uranie*, portant le pavillon du contre-amiral Hamelin, s'y trouvait mouillée, ainsi qu'un brick de guerre français. *l'Uranie* devait faire voile incessamment pour les Marquises. Le vaisseau anglais *la Calypso* y attendait le *Talbot*. La corvette américaine *Dale* y avait touché le 4 et était repartie pour les côtes de la Californie.

A Sainte-Marthe et Carthagène, on avait appris les préparatifs faits en Europe par le général Florès pour reconquérir, au nom de l'Espagne ou en son propre nom, la république de l'Équateur, et cette nouvelle avait créé dans le pays une vive anxiété. On s'est mis aussitôt sur le pied de défense, la milice a reçu une nouvelle organisation, les citoyens ont été armés, et des exercices ordonnés; enfin, des mesures efficaces ont été prises pour s'opposer à une invasion.

Bulletin de la Bourse de Paris du 14 décembre 1846.

Hier, dans la journée, on a fait 80 92 1/2 et 95, et aujourd'hui le premier cours avant l'ouverture a été 81 f. Le 3 0/0 est monté rapidement à 81 15, et il a ouvert au parquet à 81 10, après avoir été coté un moment à 81 05. Il est remonté jusqu'à 81 25, et il a fermé au parquet à ce prix. Dans la coulisse, il est resté demandé à 81 22 1/2.

Les affaires ont été assez animées. Il n'y pas eu de fonds anglais. Les chemins de fer ont été fort bien tenus. La facilité avec laquelle s'effectuent les versements sur les actions du chemin de Paris à Lyon est la principale cause du mouvement de hausse qui a eu lieu depuis quelques jours sur ces valeurs.

Trois pour cent.....	81 15	Versailles (rive droite).....	» »
Quatre pour cent.....	» »	— (rive gauche).....	261 25
Quatre et demi pour cent.....	» »	Paris à Orléans.....	1270 »
Cinq pour cent.....	118 80	Paris à Rouen.....	900 »
Emprunt de 1844.....	» »	Rouen au Havre.....	960 »
Trois pour cent belge.....	» »	Avignon à Marseille.....	3,900 440
Quatre 1/2 p. 0/0 belge.....	97 7/8	Strasbourg à Bâle.....	600 500
Cinq pour cent belge.....	104 1/2	Orléans à Vierzon.....	» »
Cinq pour cent napolitain.....	» »	Orléans à Bordeaux.....	562 50
Récépissés Rothschild.....	102 35	Amiens à Boulogne.....	» »
Cinq pour cent romain.....	100 »	Montreuil à Troyes.....	» »
Trois pour cent espagnol.....	33 3/4	Chemin du Nord.....	652 50
Banque de France.....	3487 50	Dieppe et Fécamp.....	» »
Comptoir d'Escompte.....	1272 60	Paris à Strasbourg.....	485 »
Banque belge.....	» »	Tours à Nantes.....	492 50
Caisse Lafitte.....	1250 »	Paris à Lyon.....	515 »
Obligations de Paris.....	1390 »	Lyon à Avignon.....	» »
CHÉMIN DE FER.....	» »	Bordeaux à Cette.....	455 »
Saint-Germain.....	» »	Bordeaux à la Teste.....	» »

Le Gérant responsable, B. MURAT.

Le rhume, l'asthme, l'oppression, le catarrhe, le coqueluche, la constipation et les glaires sont guéris en peu de jours avec les **PASTILLES DE CALABAR** de POTARD, pectoral des plus agréables. — Dépôts à Lyon, chez MM. Vernet, pharmacien, place des Terreaux; André, pharmacien, place des Célestins, et M^{me} Louise Col, place Bellecour.

La troisième livraison de l'**Histoire de Lyon** par M. MONFALCON, avec des notes par MM. BREGHOT et PÉRICAUD, vient de paraître à la librairie générale de Guilbert et Dorier. Elle contient une étude approfondie du mouvement de la civilisation dans le

Lyonnais depuis le quatorzième siècle jusqu'au dix-septième. Peu de périodes des annales de la cité présentent autant d'intérêt. La quatrième livraison, dont l'impression est avancée, commence aux guerres de religion et s'étend jusqu'à la révolution de 1789. Une nouvelle histoire de l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon en est l'un des principaux chapitres.

Bourse de Lyon d'aujourd'hui 17 décembre.

CHEMINS DE FER.	COMPTANT.		LIQ. COURANTE.		LIQ. PROCHAINE.	
	1 ^{er} cours.	dernier cours.	1 ^{er} cours.	dernier cours.	1 ^{er} cours.	dernier cours.
Avignon à Marseille	»	»	890	888 75	890	890
prime d. 10.	»	»	»	»	898 75	900
Paris à Orléans.	»	»	»	»	1267 50	1267 50
prime d. 10.	»	»	»	»	1277 50	1278 25
Paris à Rouen.	»	»	»	»	905	907 50
prime d. 10.	»	»	»	»	»	»
Orléans à Vierzon.	»	»	»	»	602 50	605
prime d. 10.	»	»	»	»	608 75	»
Bordeaux à Orléans	»	»	»	»	»	»
prime d. 10.	»	»	»	»	»	»
Strasbourg à Paris.	»	»	»	»	»	»
prime d. 10.	»	»	»	»	»	»
Tours à Nantes.	»	»	»	»	»	»
prime d. 10.	»	»	»	»	»	»
Chemin du Nord.	»	»	652 50	»	652 50	652 50
prime d. 10.	»	»	»	»	660	660
Paris à Lyon.	»	»	»	»	512 50	513 75
prime d. 10.	»	»	»	»	515	516 25

BOURSE DE LYON.

Cours des valeurs industrielles.

Le 14 décembre 1846.

NOMBRE DES ACTIONS.	VALEUR NOMINALE.	DÉSIGNATION DE L'ENTREPRISE OU SOCIÉTÉ.	DÉTAILS EN LIQ. FAIT.	COURS DU JOUR.
800	5,000	Compagnie lyonnaise contre l'incendie.....	4,700	4,700
2,000	500	Société riveraine d'assurance.....	495	495
2,000	1,000	Banque de Lyon.....	5,750	5,750
320	5,000	Bateaux à vapeur.....	5,400	5,400
500	4,000	Compagnie gén. de Lyon à Arles.....	4,700	4,700
200	5,000	Société Lyon. des transp. Rh.-Saône.....	5,000	5,000
200	10,000	Gondoles sur Saône p. marchandises.....	9,750	9,750
1,000	300	Compagnie de l'Aigle.....	900	900
6,000	5,000	Compagnie du Rhône.....	600	600
550	300	Canal de Givors.....	523	523
1,000	500	Eclairage par le gaz, Abbeville.....	420	420
500	»	Angers.....	»	»
1,000	450	Avignon.....	»	»
400	500	Bayonne.....	»	»
300	1,000	Besançon.....	375	375
1,210	400	Boulogne, Sévres et Saint-Cloud.....	1,050	1,050
1,200	500	Bourg.....	530	530
300	700	Bourges.....	975	975
1,200	500	Clermont.....	430	430
500	700	Colmar.....	290	290
1,500	400	Dion.....	820	820
450	600	Dole.....	270	270
1,200	1,000	Florence.....	400	400
1,000	1,000	Gènes.....	802 50	802 50
1,300	500	Grenoble.....	600	600
320	500	Guillotière.....	810	810
1,000	1,000	Laval.....	510	510
1,300	400	Limoges.....	525	525
320	5,000	Lyon, Compagnie Perrache.....	5,980	5,980
1,000	440	— nouvelle émission.....	4,000	4,000
1,000	400	Metz.....	980	980
1,000	500	Méziers et Charleville.....	670	670
1,000	500	Montpellier.....	800	800
1,000	500	Moulins.....	560	560
1,000	500	Mulhouse.....	630	630
1,000	500	Naples.....	540	540
1,000	500	Nevers.....	610	610
1,000	500	Perpignan.....	250	250
1,000	500	Puy.....	230	230
1,000	500	Reims.....	850	850
1,000	500	Rive-de-Gier.....	450	450
1,000	700	Saône et Loire.....	1,350	1,350
1,000	700	Saint-Etienne.....	1,590	1,590
1,000	700	Strasbourg.....	1,300	1,300
1,000	700	Trieste.....	975	975
1,000	700	Trois villes du Midi.....	400	400
1,000	700	Troyes.....	700	700
1,000	700	Turin.....	1,900	1,900
1,000	700	Valence.....	675	675
1,000	700	Venise.....	1,375	1,375
1,000	700	Vienne.....	6,130	6,130
1,000	700	Fonderies et Forges de la Loire et de l'Ardeche.....	6,130	6,130
1,000	700	Société des hauts-fourneaux d'Allevard.....	850	850
1,000	700	Mines de houille.....	1,135	1,135
1,000	700	Compagnie générale.....	850	850
1,000	700	Obligation de ladite compagnie.....	400	400
1,000	700	Société civile.....	1,650	1,650
1,000	700	Compagnie générale des Tréfonds.....	2,950	2,950
1,000	700	Compagnie des mines des Lites.....	1,600	1,600
1,000	700	Compagnie du Villars.....	1,155	1,155
1,000	700	C ^o des Houillères de Saint-Etienne.....	220	220
1,000	700	Sur le Rhône.....	5,225	5,225
1,000	700	de la Feuillée.....	100	100
1,000	700	du Palais-de-Justice.....	300	300
1,000	700	de l'He-Barbe.....	1,425	1,425
1,000	700	de Vaise.....	220	220
1,000	700	Omnium.....	1,425	1,425
1,000	700	— nouvelle émission.....	5,225	5,225
1,000	700	Moulins à vapeur de Perrache.....	100	100
1,000	700	Gare de Vaise.....	300	300
1,000	700	Terratus de Vaise.....	300	300
1,000	700	Compagnie des Eaux de Villefranche.....	530	530

Étude de M^e Tavernier, notaire à Lyon, rue Bât d'Argent, 22.

L'an mil huit cent quarante-sept, et le quatre janvier, à l'heure de midi, en l'étude de M^e Tavernier, notaire à Lyon, rue Bât-d'Argent, 22;

A la requête de M. Auguste Bonnard, arbitre de commerce, demeurant à Lyon, rue Buisson, 17, et de M. Gaspard Berne, propriétaire-rentier, demeurant à Lyon, rue Belle-Cordière, 7, syndics définitifs de la faillite du sieur Denis Drut, qui était tripiier et marchand de suifs en gros à Lyon, place de la Boucherie-Saint-Paul, 15;

Il sera procédé, par le ministère dudit M^e Tavernier, notaire à Lyon, assisté d'un de ses collègues, à la vente aux enchères publiques et à la bougie éteinte :

D'une part indivise dans l'exploitation d'un bateau sur le Rhône, servant à laver les triperies, et de droits aussi indivis à un bail et à un matériel relatifs à l'exploitation du service des triperies.

La vente dont s'agit aura lieu en deux lots : Le premier, composé du droit du bail sur le bateau à l'aver, sur la mise à prix de . . . 150 f.

Le second, du droit au bail et au matériel, sur la mise à prix de . . . 3,500 f.

S'adresser, pour plus amples renseignements, audit M^e Tavernier et auxdits MM. Bonnard et Berne. (3675)

A VENDRE Un tres bon rouquier-coiffeur, situé sur la place, à Voiron (Isère).

S'adresser à M. Robert, marchand de papiers peints audit lieu. (4588)

MALADIES SECRÈTES.

Guérison prompte et sans rechute des maladies de la peau et du sang, spécialement des écoulements, si anciens qu'ils soient, et réputés incurables. Traitement *gratis*, si l'on n'est pas guéri en cinq ou dix jours sans aucun régime. Le remède est garanti végétal, (**EXTRAIT DE SALSEPARILLE** et **POUDRE DIURÉTIQUE**) A la pharmacie BERTRAND, place Bellecour, 12, à Lyon. — Dépôts : à Paris, rue du Grand-Chantier, 7; à Toulouse, rue Bonnefoi, 2; à Toulouse, rue de l'Orme-Sec; à Grenoble, rue Vieux-Jésuites. — On fait des envois. (*Affranchir.*) (4248)

LA CRÉOSOTE-BILLARD CONTRE LES

MAUX DE DENTS

Enlève à l'instant la douleur de dents la plus vive et guérit la carie des dents gâtées. — 2 fr. le flacon avec l'instruction — Pharmaciens dépositaires : Vernet, place des Terreaux, à la pharmacie des Célestins, Boitel et Agnetant, à Lyon; Briand, à Saint-Symphorien; Ayot, à Villefranche; Turin, à Tarare; Rouvière, à Vienne; Condroyer, à Givors; Arduin, à Amplepuis; Delange, à Voiron; Brossat, à Crémieu; Roubaud, à Roanne. (5206—7977)

GUÉRISON des MALADIES au moyen

DES ABSORPTIONS AXILLAIRES ET INGUINALES,

Par M. le Docteur M. V.

Ce traitement n'assujétit pas les malades à boire des médicaments souvent répugnants. Il peut être employé en tous temps et en tous lieux, et laisse la faculté de garder le secret.

Les maladies de poitrine, les névralgies et autres, quelles que soient les causes qui les aient produites, sont guéries sans occasionner de désagréments.

Il consulte tous les jours dans son domicile, rue Buisson, 17, au 2^e étage, à quatre heures du soir.

Les ouvriers sont reçus gratuitement jusqu'à neuf heures. (1856)

AVIS. A la demande des habitants de cette ville, M^{lle} ZIMMERMANN, la célèbre Naine du Tyrol, surnommée la **Marquise de Lilliput**, la **Fiancée du général Tom-Pouce**, âgée de 18 ans, taille de 69 centimètres, pesant 9 kilogrammes, parfaite de proportions, donnera ses séances quai Bon-Rencontre, n. 60, à dater du 29 novembre jusqu'au 15 décembre.

M^{me} la marquise paraîtra dans plusieurs costumes: en toilette de ville, en toilette de cour, et dans son costume national.

Elle dansera et valsera, chantera et travaillera. Elle donnera deux séances par jour: la première à deux heures, et la seconde à huit heures (4540)

OBJETS D'ÉTRENNES,

8, à Lyon, rue Saint-Gôme, au grand 8,

CHEZ LE SIEUR COQUAIS,

Fabricant de beau plaqué première qualité, tel que réchauds, porte-huiliers, porte-carafes, soupieres, salières, cafetières, sucriers.

Couverts argentés à Paris par les procédés Ruolz, avec le poinçon de garantie de 60 grammes d'argent par douzaine; autre genre de 1 f. 25 c. à 2 f. 50 c. (6097)

A VENDRE pour cause de maladie. — Un fonds de café avec une bonne clientèle, situé dans un des meilleurs quartiers de la ville. (1859)

S'adresser rue du Commerce, 9, chez l'épiciier.

A VENDRE du 15 au 31 décembre essence chène, en totalité ou par lots, dans la propriété de la Servette, près Lagnieu (Ain). (2924)

CAFÉ-RESTAURANT DU CHEMIN DE FER,

Rue Ecorchebœuf, n. 7, à Lyon.

Cet établissement est tenu par le sieur JOLICARD, traiteur, qui sert à la carte et à tout prix. (4560)

ENGELURES.

Spécifique qui les guérit en deux ou trois jours sans danger ni répercussion. — 1 f. 25 c. — Pharmacie de PII QUET, rue de la Préfecture, 5, à Lyon. (5675)

PATE PECTORALE

De Mou de Veau.

Elle calme les quintes de toux; elle convient dans les rhumes, catarrhes, oppressions, maux de gorge, éteintes de voix. Le